

Point de vue

PAR DENYS CHEVALIER

J'E n'étais pas très chaud. Tant d'autres que moi pouvaient rendre compte de cette Biennale et en étant heureux de le faire, encore. Pourquoi moi ? Alors il a insinué : « Tu pourras dire tout ce que tu veux. On te donnera la place nécessaire. Si tu ne t'y retrouves pas, parce que même avec un catalogue c'est assez difficile, tu n'as qu'à écrire un texte d'ambiance. Tes impressions... » J'ai répondu que j'avais un travail fou et guère de temps. Pour ce genre de chose, au surplus, je ne suis pas très doué. Mais le cher Georges a insisté. Il avait l'air d'y tenir. Finalement, j'ai promis.

Consciencieusement, donc, pour le vernissage de presse, je me suis propulsé au Parc Floral. Le grand hall, où la Biennale tient ses assises intérieures, était transformé en un immense chantier. De démolition ou de construction ? Impossible à savoir. Le genre ruche bourdonnante où d'ineptes bestioles s'affolent dans tous les sens. J'ai fait un acroc à ma chemise (la meilleure) en traversant une porte que des ouvriers étaient en train de condamner. Ensuite, j'ai enjambé des poutrelles, me suis pris les pieds dans des câbles que traînaient par terre et ai manqué deux ou trois fois de me faire assommer, électrocuter, embrocher. Bref, je suis arrivé à peu près indemne au secrétariat. Bien content.

Morain était là, comme partout, bardé d'appareils de la tête aux pieds, devant, derrière, autour du cou. Il m'a dit que j'étais entré par une sortie, une sortie pas du tout officielle, d'ailleurs, et que j'avais bien de la veine de m'en être tiré comme ça. J'ai demandé un catalogue à des jeunes filles qui s'affairaient derrière une banque à des tâches incompréhensibles. Il n'y avait pas de catalogues. Demain, peut-être... J'ai fort regretté car Boudaille m'avait prévenu. « Tu verras, il est énorme et plein de texte. Il faut le lire. » Comment allais-je faire, sacré bon sang, pour m'y retrouver dans toute cette histoire ? Elles ne savaient pas. Moi non plus. Alors j'ai eu une idée de génie. J'allais parler avec les commissaires nationaux et ils m'indiqueraient leurs sections, les artistes qu'ils patronnaient, leurs emplacements d'accrochage ou de présentation. Oui, seulement, impossible de mettre la main sur ces fameux commissaires. L'espagnol était reparti, fâché pour je ne sais quelle raison, le polonais n'était pas arrivé et les autres étaient Dieu savait où. En outre, la plupart étaient inconnus de tout le monde. Nul n'avait idée comment ils étaient faits. Finalement on m'en indiqua deux ou trois qui échangeaient hâtivement des cartes de visite avec des gens apparemment pressés et importants. Ils étaient happés à bord, à tribord, de tous les côtés, tirillés par la manche, bousculés. Je n'ai pas osé participer à cette curée. Et c'était pareil pour les membres du jury en lesquels, pendant un temps, j'avais placé mes espoirs. Inapprochables. Alors je me suis baladé au mépris de toute prudence.

Encore une fois, c'est Morain qui m'a tiré d'affaire en me montrant l'usage des couloirs peints au sol, de différentes couleurs, et qui mènent à l'hyperréalisme, au conceptuel, aux envois postaux et à je ne sais quoi encore. Il y a même une bande blanche qui conduit à ce que quelques attardés risqueraient de prendre pour de la peinture ou de la sculpture. Heureusement que, outre la rassurante insignifiance de la majorité de ces œuvres, les jeunes gens bien élevés qui portent la responsabilité de la Biennale sur leurs frères épaules ont eu la décence de camoufler l'incongruité de cette section sous la pudique appellation « Option IV ». Une trouvaille.

Peu à peu, la journée s'avancant, l'atmosphère se modifiait et les hangers s'animaient d'une vie étrange. De petits groupes de badauds s'agglutinaient autour d'« actions » provoquées par des sortes de camelots, bonimenteurs ou bateleurs d'une insigne et touchante maladresse dans leurs évolutions. Ainsi, ai-je vu un mage (?) tout de noir habillé avec un faux nez et un transistor sous le bras, un quidam vêtu d'un costume de pêche sous-marin entièrement jaune qui haranguait la foule dans un langage qu'elle ne comprenait point (de l'anglais je crois), une jeune femme en collant noir (avec un trou à la fesse) qui se tortillait par terre, etc., etc. Moi, j'ai bien aimé. Je trouvais ça plutôt drôle. N'eût été un relent d'intellectualisme, on aurait dit une fête foraine. Décontracté et bon enfant. Moins réussi, peut-être, que ce qu'organisait Caroline Corre à Verderonne, mais quand même...

Cependant le soleil filtrant au travers des verrières du toit se conjugait avec la poussière du sol et la chaleur des projecteurs pour rendre l'air irrespirable. En conséquence, il commençait à faire soif. Il était temps de partir. Auparavant, toutefois, j'ai rempli mes poches avec des feuilles ronéotypées ou imprimées, tracts, communiqués, manifestes, professions de foi, programmes, illustrés ou pas, qui traînaient sur des tables à mon intention. Comme à la Foire de Paris. Je me promettais d'y jeter un coup d'œil, le soir même chez moi, à tête reposée. Las ! Ils ont bien de la chance, les colonisés du Québec, d'avoir officiellement obtenu chez eux le bilinguisme. Moi, ici, dans mon pays, voici ce que j'eus sous les yeux. Un tract concernant les films commençait ainsi : « Filmed in location in... », un autre sur les envois « The daily swiz will be appearing every... », et ainsi de suite. Tel débutait « Art nights exhibition at the museum... », tel autre « Robin is worried that the wright... » et cela continuait « Very disappointed to find on arriving... ». Voilà les résultats de treize ans de grandeur et d'indépendance nationale. Eh bien bravo !

Je sais que ce n'est pas la Biennale qui a édité ces textes. Mais n'aurait-elle pu exiger que toutes les communications écrites ou verbales relatives à la Biennale aient lieu exclusivement en français ? Personnellement, je n'ai jamais manqué de le faire pour toutes les manifestations que j'ai organisées, en France et à l'étranger, et elles n'ont pas plus mal marché pour cela.

Impérialisme linguistique déplacé, nationalisme culturel dépassé, chauvinisme ? Pourquoi pas. Cela ne me fait point honte. Plutôt le contraire. Et si, afin d'échapper au sort du colonisé (que ne m'aideraient à supporter ni la réputation de critique d'avant-garde ni la considération de « l'intelligentsia » petite bourgeoise) il me faut être ainsi, je le serai. Bref, j'ai pris une série noire et j'ai flanqué toute cette littérature au panier.

Le samedi 2, je me suis remis en route pour la Biennale. Comme il faisait un temps radieux, je suis entré par la porte côté Château pour traverser le parc et voir les envois de plein air. Les deux mobiles de Schöffer et Tinguely (mis en place par le C.N.A.C. pas par la Biennale) étaient en panne, évidemment, le second, à peine moins triste que le premier, achevant de rouiller gentiment. Je repasserai dans quatre ou cinq ans voir ce qu'il en reste.

Au Pavillon des Arts sont présentés des travaux d'équipe, d'architecture et urbanisme d'une part, de scénographie d'autre part. L'ensemble n'est guère spectaculaire et n'attire pas les foules. Pourtant, c'est ce qui m'a le plus intéressé, le « Catalyseur urbain » notamment, envoyé par la



Nancy Graves, « Inside-outside » (1970)

Belgique. Futuriste et audacieux, bien sûr, ce projet n'escamote pas les problèmes. Intelligemment réalisable, il les prend à bras-le-corps et les résout. Avec un rare souci de l'efficacité et de la fonctionnalité, il suit le programme jusque dans le détail. Jean-Pierre Hardenne et son équipe (architectes, urbanistes, cinéaste, sémiologue, psychologue) ne sont pas des amateurs. Ça change un peu, ça repose, si j'ose dire. Et il y a le projet pour un spectacle total, d'un autre Belge d'ailleurs, Jean-Marie Fievez, dans la section scénographie. Travail moins poussé que celui d'Hardenne, moins neuf également, mais sérieux et réfléchi. Plus loin, dehors, à proximité du Soto dépenaillé par arrachage de ses tiges, une équipe, celle de Miralda, je crois, préparait son « intervention » de l'après-midi : buffet public avec riz, pain, choux-fleurs, etc., polychromés (comme à Verderonne toujours).

Au hasard des pelouses, j'ai retrouvé d'anciennes pièces du Salon de la Jeune Sculpture, le métal d'Anastassiévitch, les assemblages de Pastra, les boules multicolores de Lassus, le « Navire-Oiseau » de Boudroche et même le trou du gentil Hamada que nul, semble-t-il, n'avait songé à combler... Comment l'innocent visiteur s'y retrouve-t-il parmi toutes ces œuvres, permanentes ou éphémères, pour faire le départ entre celles implantées par le C.N.A.C., celles présentées par la Biennale ou celles laissées par la J.S. ? Je me le demande... En passant, je remarque que la fontaine de Stahly qui, la semaine dernière, crachait une eau colorée par Uriburu en est revenue aujourd'hui à son incoloration habituelle. Dommage.

J'ai vu aussi le filet de camouflage (surplus américain de la guerre du Vietnam ?) de Valentiner, tendu entre deux arbres. L'artiste a reçu le prix Rodin, sans doute afin de lui procurer les moyens de s'acheter un nouveau filet pour sa prochaine exposition. J'ai dit « prix ». Evidemment, dans la terminologie inventée par les organisateurs traumatisés ça s'appelle « bourse », de même qu'on dit « Commission internationale » pour l'ex-jury. Mais les nouvelles paroles n'habillent qu'une ancienne mélodie. *Nil novi sub sole...*

Mise à part la fresque que des américains du Nord peignent sur un mur extérieur du grand hall (son achèvement correspondra, j'imagine, avec celui de la Biennale) la plupart des pièces montrées dehors participent plus ou moins de la sculpture soit individuellement conçue et réalisée (Nierhoff, Casares) soit élaborée en groupe (« Réflexion sur un corps » de Figerou, Kouvaras et Marquis). A propos de la fresque en question, à l'instar des envois de certains hyperréalistes, elle marque l'influence de plus en plus profonde qu'un réalisme socialiste vieux de quarante ans exerce sur l'art dit moderne. Et pourtant... A-t-on assez daubé sur ce pauvre réalisme socialiste, en a-t-on dit assez de mal... jusqu'à ce qu'il nous revienne, considérablement altéré, il

est vrai, sous le nom de pop art. Aujourd'hui, grâce à l'hyperréalisme et à son trompe-l'œil, nous nous en approchons encore davantage. Plus qu'un petit effort et nous y sommes. Et, après tout, pourquoi pas ? Il est fort possible que cette voie soit la seule qui nous reste, apte à sauver l'art de l'impasse au fond de laquelle le coince l'actuelle confusion.

A l'extérieur, les œuvres exposées font, sinon l'instruction des parents, du moins la joie des enfants. Grâce à elles, grimant ici, tirillant là, les aimables bambins, auxquels la loi anticasseurs ne s'applique apparemment point, apprennent à se défouler. Chose étrange, l'art pauvre des cordages de Gorki Zuvela les laisse froids tandis que les rails peints en rouge et l'immense cage en treillage métallique, sur l'esplanade, excitent leur énergie.

Ainsi que la grosse majorité des pièces, ces dernières ne sont point signées, ce qui ne facilite guère le travail de mes confrères mais aide beaucoup pour la conservation d'un anonymat vertueux. Néanmoins, semble-t-il, lorsque leur auteur disposait d'une carte de visite, il l'a collée où il a pu, contre un arbre, sur une pierre, en attendant que la pluie et le vent l'arrachent. Mais lorsque l'artiste ne disposait pas de ce précieux petit carton, direz-vous ? Eh bien ! il n'y a rien. Absorbée, faut-il croire, par d'autres tâches, la Biennale ne s'est pas le moins du monde soucieuse d'installer des pancartes, des cartouches ou de peindre des numéros. Pas de couloirs, non plus, comme à l'intérieur, ni de cheminements ou fléchages. Rien. On dirait que les envois ont été plantés là, comme pour s'en débarrasser. Le style décontracté, quoi !

Au secrétariat on m'a gentiment remis un catalogue. Installé dans un coin, j'ai essayé d'en lire les textes. A une ou deux exceptions près ils m'ont paru aussi lumineux que des notices de produits pharmaceutiques. Pas nutritifs, bourratifs. J'ai repris ma promenade en passant par la buvette. J'y ai rencontré Ascan avec sa femme. On a fait un petit tour tous les trois et c'est ainsi que, dans un recoin obscur, nous avons découvert les envois de Ceylan, Madagascar, etc. Des peintures assez médiocres, il faut en convenir. Mais pourquoi les exposer ainsi afin qu'on ne les voit point. Le dilemme était simple, ou les refuser ou les montrer déceimment.

Et puis la nouvelle (pour moi) m'a éclaté sous le nez, comme une bombe, brusquement. Les envois français à la Biennale risquaient d'être retirés et les salles fermées pour protester contre un acte arbitraire de la censure préfectorale. Cette dernière, la veille (j'étais absent de Paris et Gaudibert avait en vain tenté de me joindre) avait fait décrocher deux toiles de Mathelin à l'A.R.C. D'après ce qu'on m'a dit, elles n'allaient guère au-delà, par leur ironie, de ce que commettent quotidiennement les dessinateurs de la